



# NÉGAR DJAVADI

## Arène



LIANA LEVI

## Émissions radio

France Inter « Le Journal de 7h30 » par Kévin Dufreche, 17 août 2020 :

<https://www.franceinter.fr/emissions/le-journal-de-7h30> à 10 min

France Inter « Le Journal de 18h » par Lucas Valdenaire, 18 août :

<https://www.franceinter.fr/emissions/le-journal-de-18h/le-journal-de-18h-18-aout-2020> à 7 min 57

France Inter « POPOPOP » par Antoine de Caunes, 13 octobre : <https://www.franceinter.fr/emissions/popopop/popopop-13-octobre-2020>

RFI « Littérature sans frontières » par Catherine Fruchon-Toussaint, 16 octobre :

<https://www.rfi.fr/fr/podcasts/20201017-n%C3%A9gar-djavadi-en-immersion-paris>

RTBF « Sous Couverture » par Thierry Bellefroid, 16 octobre :

[https://www.rtbf.be/emission/souscouverture/detail\\_les-9-titres-a-ne-pas-rater-cette-semaine?id=10610332](https://www.rtbf.be/emission/souscouverture/detail_les-9-titres-a-ne-pas-rater-cette-semaine?id=10610332)

France Culture « La grande table Culture » par Maylis Besserie, 28 décembre : <https://www.franceculture.fr/emissions/la-grande-table-culture/negar-djavadi-arene>

Table ronde de la Fête du Livre de Bron :

<https://www.youtube.com/watch?v=FChBPud1TuM&t=1s>

## Émissions télé

France 5 « La Grande Librairie » par François Busnel, 23 septembre :

<https://www.france.tv/france-5/la-grande-librairie/la-grande-librairie-saison-13/1950373-dire-lemonde.html> à 48 min

TV5 Monde, 13 octobre : <https://www.youtube.com/watch?v=xFG6cDLkXaA>

Négar Djavadi

# Intimité collective

L'écrivaine et scénariste d'origine iranienne vit dans l'Est parisien depuis vingt ans. Au cœur d'« Arène », ces quartiers meurtris témoignent de la déliquescence des liens sociaux

CHRISTINE ROUSSEAU

À près quatre cents pages sous tension, aussi intenses que denses par le foisonnement de personnages, d'intrigues et de thèmes sensibles, un petit tour dans le décor d'*Arène*, deuxième roman de Négar Djavadi, s'imposait. D'autant plus que c'est là, dans cet Est parisien dépeint au bord du chaos, que l'écrivaine et scénariste réside depuis vingt ans, passée de La Villette à Belleville, d'abord, et ensuite du côté du métro Jaurès. Là aussi qu'elle prend le pouls fébrile de son quartier et de son époque.

Née en Iran en 1969, au sein d'une famille d'intellectuels opposants aux régimes du Shah puis de Khomeyni, Négar Djavadi a 11 ans lorsqu'elle est contrainte à l'exil et à une forme de désintégration culturelle, ainsi qu'elle l'a conté dans l'émouvant *Désorientale* (Liana Levi, 2016). « *Née dans une langue, j'ai dû me transposer dans une autre, non sans difficulté, car le français enseigné à Téhéran était basique. L'image et le cinéma sont alors venus à ma rescousse. Quel que soit le type d'écriture, scénario ou roman, tout commence chez moi par une*

« Née dans une langue, j'ai dû me transposer dans une autre, non sans difficulté. L'image est alors venue à ma rescousse »

*image* », explique-t-elle. Lectrice de Dennis Lehane, d'Elmore Leonard et de Ron Rash, elle cite également parmi ses influences les romans de Virginia Woolf, de Salman Rushdie et l'œuvre douce-amère de John Cassavetes.

Roman noir, *Arène* lorgne plutôt, cependant, du côté des films « urbains », tel *Taxi Driver* (1976), de Martin Scorsese. « *Pour moi, les quartiers de Belleville ou de la place du Colonel-Fabien sont traversés par une pulsion, une tension très cinématographique. Bien avant Désorientale, je projetais d'écrire un roman inspiré de ces films.* » Cependant lui manquait une « *porte d'entrée* ». Le réel la lui a fournie avec les événements dramatiques qui ont frappé cette zone de Paris, tout particulièrement les attentats de 2015.

« *Le déclin est venu du décalage entre ce que je vivais dans mon quartier et l'image véhiculée par certains médias et sur les réseaux sociaux. Sans parler des "no-go zones" [zones de non-droit] comme a pu le faire Fox News, on avait le sentiment que nous étions devenus le nouveau Molenbeek [commune de Bruxelles ayant abrité des terroristes], poursuit-elle. Bien sûr, certains endroits ne sont pas exempts de la violence liée aux trafics de drogue, aux*

*règlements de comptes entre bandes, mais il y a aussi, comme dans tout quartier populaire, de la chaleur, de l'entraide et de la solidarité. Or, de cela, on ne parle jamais.* »

Parmi la multitude de personnages (migrants, policiers, dealers, prédicateurs, mères de famille...) que la romancière suit, au plus de près de leurs émotions, de leur peur et de leurs névroses, deux traduisent parfaitement ses interrogations sur le pouvoir des images et la fictionnalisation de nos vies par les réseaux sociaux et les séries. Benjamin Grossman, enfant perdu du cinéma, devenu directeur de production de la branche française de BeCurrent, une plate-forme concurrente de Netflix. Et Camille Karvel, dite « Cam », ado rebelle qui, portable en main, écume le quartier de la Grange-aux-Belles à l'affût d'une bavure policière.

Un soir, après des retrouvailles tendues avec sa mère, dont il découvre qu'elle a ouvert sa chambre d'enfant à un jeune réfugié afghan, Benjamin entre dans un tabac de Belleville où il est bousculé par un ado, avant de découvrir que son téléphone a disparu. Aussitôt, il poursuit le garçon, l'interpelle, le brutalise, en vain. Au petit matin, quai de Jemmapes, une policière à la carrière jusque-là

irréprochable repère le jeune homme allongé. Sans trop savoir pourquoi, excédée qu'il ne lui réponde pas, elle le frappe avant de découvrir sa mort. Trop tard. Filmée par Camille, la scène qui la montre molester un cadavre devient virale. Dès lors, plus rien ne va pouvoir stopper l'enchaînement de violences et de haine où, opportunément, s'engouffrent politiques et activistes, soufflant sur les braises des frustrations.

Mettant à profit son savoir-faire de scénariste, qui lui permet d'entraîner le lecteur dans cette spirale tourbillonnante, Djavadi joue de tout : de l'ellipse, du flash-back, des détours historiques éclairants. Surtout, on retrouve, comme dans *Désorientale*, son habileté à entremêler l'intime et le collectif pour souligner, ici, la déliquescence des liens sociaux, familiaux et culturels.

Mélancolique quand il parle de la solitude et de l'exil – à commencer par celui, premier, de l'enfance –, *Arène* livre surtout une critique aigüe de la société des écrans. Celle des réseaux sociaux, déversoirs de haine, de rancœurs tout autant que « bûcher aux vanités ». Et celle de ces « usines à fiction » où priment « *le chiffre, la rentabilité sur la créativité* », déplore Négar Djavani, qui ajoute avec tristesse : « *Nous sommes en train d'assister à la fin du cinéma, la fin d'un rêve.* » Si d'aventure *Arène* devait être adapté en série par une plate-forme, on l'aura compris, ce sera sans elle. ■

ARÈNE,  
de Négar Djavadi,  
Liana Levi,  
432 p., 22 €, numérique 17 €.



Négar Djavadi, en mai . PHILIPPE MATSAS/LEEXTRA

## NÉGAR DJAVADI Arène



LIANA LEVI





# GRAND PRIX DES LECTRICES 2021 (4/8)



## LE ROMAN

« Prière de bien tenir les rênes afin de pouvoir arriver à bout de cette arène rocambolesque ! Ce roman dense s'inscrit parfaitement dans le contexte socio-politico-juridique actuel,

à l'heure des effets boule de neige produits par le moindre surgissement du passé sur la Toile. Adoptant une narration omnisciente et kaléidoscopique, Négar Djavadi décrit minutieusement l'Est parisien. Elle dévoile ainsi ce qui bouillonne à l'arrière-plan de la ville, avant d'explorer le tout dans un jeu de dominos, comme si chacun dépendait réellement de l'autre et contribuait à son succès, à sa perte et souvent, à son meurtre. À cheval entre deux théories, l'une de Hobbes où l'homme est un loup pour l'homme, et l'autre de Sartre qui définit l'enfer dans notre rapport à autrui, l'auteure iranienne recoupe des cartes maintes fois rebattues pour essayer de rejouer différemment des sujets complexes, comme la question des réfugiés, des réseaux sociaux et des droits de l'homme, dans un pays développé comme la France. » **NADA DAOU**

« ARÈNE », de Négar Djavadi  
(Liana Levi, 426 p.).



## ARÈNE ROMAN NÉGAR DJAVADI

TT

En 2016, Négar Djavadi publiait *Désorientale*, un remarquable premier roman pétri d'autobiographie. Elle y traversait l'histoire de l'Iran et celle d'une jeune femme en exil, cherchant sa place dans le monde contemporain. Avec *Arène*, elle se concentre sur un quartier de Paris encore populaire, où se côtoient des jeunes des cités, des bobos, des travailleurs pauvres, des extrémistes religieux et des mères de famille multipliant les petits boulots. Tout le monde se bouscule, se filme sur son portable, trafique un peu. Au cœur de la fiction se tient Benjamin Grossman. Le jeune homme vient d'être promu chef d'une plateforme de diffusion de séries. Il est un leader, ou voudrait le croire. En décidant d'aller voir sa mère dans le quartier de son enfance, Benjamin plonge dans une spirale de violence et de mensonges. Un vol de smartphone, une vidéo devenue virale, un

gamin en survêt roué de coups, tout ça dans un périmètre urbain devenu une arène – voilà le point de départ de ce livre brillant, rythmé comme un polar.

L'autrice et scénariste a fait des études de cinéma, et l'image filmée est au cœur de son roman, qui décrit une société accrochée aux écrans jusqu'à la dévoration. Du petit dealleur à la policière débutante, des séries en streaming aux vidéos volées sur un portable, chacun se retrouve captif à son insu. Dans un Paris de plus en plus débordé, enflammé, la romancière va déployer son kaléidoscope, frôler l'apocalypse. «*De la chair, de la taule, de la carrosserie, du métal, de la pierre, du bois, tout peut s'enflammer, fondre, être déchiqueté, plié, broyé, écrasé...*» écrit-elle dans ce texte brutal, et pourtant intimiste, qui parle de manipulation sociale mais aussi de combats pour survivre avec les moyens du bord. — **Christine Ferniot**  
| Éd. Liana Levi, 432 p., 22 €.





## IDEES & DEBATS

# Spirales parisiennes

**Adrien Gombeaud**  
@AdrienGombeaud

Paris, de nos jours. Benjamin Grossman est de ceux que la crise n'atteint jamais.

Loin de son enfance à Belleville, il dirige la branche française d'une plateforme de streaming américaine tentaculaire. Un banal vol de portable, un gamin en survêtement et une paire de baskets qui fendent la foule, une altercation au bord du canal Saint-Martin... et tout bascule. Le lendemain matin, sur les réseaux sociaux, tourne en boucle l'image d'une policière qui frappe du pied le corps sans vie de l'adolescent. Avec le monde de Benjamin va dégringoler tout l'Est parisien.

Dès son titre, le second roman de Négar Djavadi annonce le programme. « Arène » est conçu en cercles dantesques, telle une spirale vertigineuse. Au fil des pages et des chapitres s'ajoutent sans cesse de nouveaux personnages, gladiateurs précipités un à un dans un tourbillon sans fin. Passent dans les pages de Djavadi des silhouettes de flics épuisés, des spectres d'Afghans, d'Erythréens, de Syriens, Somaliens, Yéménites... rassemblés pêle-mêle sous le mot générique de « migrants », l'onde de foules qui se confondent dans les contreforts de Ménilmontant, mais encore le roulis du métro à la station Stalingrad, les vapeurs de soupes vietnamiennes au carrefour de Belleville. Les pages clignotent de tweets et d'alertes, on les sentirait presque vibrer à la façon de nos

**ROMAN FRANÇAIS**  
**Arène**  
de Négar Djavadi  
Editions *Liana* Levi.  
426 pages., 22 euros.

smartphones, et l'ensemble trace la fresque brutale d'une époque, un récit furieux écrit à la bombe aérosol sur un mur décati de la capitale.

### Le bourdonnement du siècle

Portrait du présent, « Arène » décrit le pouvoir des écrans. Des chapitres portent des titres de films. Grossman, roi des pixels mondialisés, est un homme pris à son propre piège. Egalement scénariste, Négar Djavadi invente elle-même des images étonnantes et audacieuses. Ainsi décrit-elle la chute d'un corps, comme au ralenti : « *Le garçon glisse le long de la barrière du square, dégouline au sol comme du fromage fondu.* » On retrouvera plus loin cette même texture gluante, ces mots puisés dans la cuisine : « *Le soleil se déverse comme un jaune d'œuf sur le comptoir de La Vieillesse.* » Cette fluidité est celle de notre temps, les nuées d'images et de mots qui vrombissent au-dessus de nos têtes tels des essaims d'insectes. Le sourd bourdonnement du XXI<sup>e</sup> siècle.

Arrivé en librairie à la rentrée, « Arène » a pris ces dernières semaines une force nouvelle. Ce roman qui parlait de notre temps évoque désormais, très précisément, « maintenant ». Ces séquences floues qui soulèvent les foules, ces indignations qui virent à la violence, ces policiers déboussolés... Cette fois, nous y sommes : au cœur de l'arène. ■



## CRITIQUES

### ROMAN

# Le Belleville des vanités

ARÈNE, PAR NÉGAR DJAVADI, LIANA LEVI, 432 P., 22 EUROS.

Ecrivaine-gladiatrice, l'auteure du fort bien accueilli « Désorientale » se jette dans la bagarre avec son second roman, « Arène ». Celle qui est aussi scénariste ose se mesurer aux deux rivaux les plus puissants de la littérature: la série et les réseaux sociaux. Son héros, Benjamin Grossmann, vient

d'être promu à un poste clé au sein de BeCurrent, plateforme à la Netflix. Une ascension vertigineuse pour le trentenaire issu de ce Paris coincé entre Belleville et Ménilmontant, où se croisent prostituées chinoises, migrants et bobos. Après une visite à sa mère qui vit toujours dans le quartier, il se fait dérober son portable et poursuit le garçon qu'il soupçonne du méfait. Le lendemain, le voleur est retrouvé mort. L'image de son cadavre filmé par une vidéaste militante fait le tour du web. Benjamin l'a-t-il tué? Du prédicateur musulman cocaïné à la députée arriviste, en passant par le réfugié afghan, Négar Djavadi fait entrer tout un monde dans ses 400 pages, mais aussi toute une époque – la nôtre. Entre « le Bûcher des Vanités » de Tom Wolfe et « Vernon Subutex » de Despenes, une fresque sociale et enlevée, dans la grande tradition du roman-feuilleton à la Eugène Sue.

ÉLISABETH PHILIPPE





On aime ★ bien ★★ beaucoup ★★★ passionnément ★★★★ à la folie ● pas du tout



JEAN-CLAUDE VANTROYEN

ROMAN



Arène

★★★★  
NÉGAR DJAVADI  
Liana Levi  
432 p., 22 €  
ebook 16,99 €

# « On devient des personnages de cette société de l'image »

L'« Arène », c'est Paris. Là où s'entrechoquent jeunes des cités, dealers, flics, mères de famille, migrants, prédicateurs médiatiques, activistes, politiciens, pontes d'industrie récréative. Le roman choral de Négar Djavadi est mené à cent à l'heure, au rythme infernal de la ville.

## ENTRETIEN

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

Négar Djavadi nous avait enchanté et ému avec *Désorientale*, son premier roman, qui a connu un grand succès avec son histoire d'une jeune Iranienne fuyant son pays pour atterrir à Paris. Mais la femme de cinéma, qui a d'ailleurs étudié à Bruxelles, la scénariste pourra-t-elle écrire autre chose qu'une histoire qui lui est proche ? La question amusait certains milieux qui avaient peut-être hâte de la voir trébucher dans l'arène littéraire. *Arène*, précisément, c'est le titre qu'elle donne, comme en clin d'œil, à son deuxième roman. Et c'est une réussite totale qui cloue magnifiquement le bec à tous ces gens qui l'attendaient au tournant.

Cette arène, c'est Paris. Plus précisément le triangle Belleville – Jaurès – Buttes-Chaumont. Qui s'élargit quelquefois au reste de Paris quand on suit l'un ou l'autre personnage. Ils sont nombreux, ces personnages. Il y a Benjamin, patron des séries chez BeCurrent, le Netflix du roman ; sa mère Cathie, qui vit dans le quartier ; Camille, une ado bloqueuse ; sa mère Valentine ; Stéphane, l'intello islamiste ; Sam, la fliquette beur ; Amir, le migrant afghan ; Thérèse Liu, la petite Chinoise et Chloé, Ariane, Moka, Dalloz, Clément, Djam, Mélina, Thomas, Roxane la politicienne, Yolande, Jasmine, Nouara, les mères... Tous sont projetés dans cette arène bouillonnante, comme des particules dans un mouvement brownien. Tous sont, quelque part, liés l'un à l'autre, comme dans la théorie des dominos ou du papillon.

C'est la mort du jeune Issa qui déclenche tout. Et la disparition du portable de Benjamin. Comme des allumettes qu'on balance dans un endroit déjà inflammable. Et ce sera l'explosion. Inéluctable, intense et meurtrière.

### Paris, c'est ça, cette arène aux combats permanents ?

Cela reste un roman, une fiction et tout est toujours en gros plan dans une fiction. Bien sûr, Paris ce n'est pas cette arène jour après jour, heure après heure. Mais c'est ça aussi, oui, dans certains quartiers en tout cas. J'habite dans le 10<sup>e</sup>, depuis plus de 20 ans et je sais que ça existe, il y a eu plusieurs morts depuis deux ou trois ans dans le quartier. Un garçon de 14 ans a été tué en juillet dernier.

### Comment voyez-vous l'avenir de ce genre de quartier et d'une métropole comme Paris ?

J'espère désespérément qu'on se penche sur cette question. Que l'écologie dont on parle en permanence, ce soit d'abord une écologie humaine. J'ai l'impression qu'on a détourné les yeux, parce que les problèmes sont énormes. Et c'est tout autant le problème d'un quartier, d'une ville que d'une nation. Ce qui me choque, c'est qu'ils se renvoient tous la balle : la mairie dit que c'est à l'Etat d'agir, l'Etat dit le contraire et les problèmes s'aggravent de plus en plus. Et vont vers l'implosion, l'explosion. Il y a une réelle violence urbaine. Il y a une chicagisation de Paris.

### Il y a pourtant, et le roman le montre, des personnes de bonne volonté.

Il y a énormément de personnes de bonne volonté. C'est un quartier qui est hyper-chaleureux. Il y a des gens, des associations, beaucoup d'entraide, de solidarité, un regard très bienveillant sur les enfants. Mais c'est presque comme vider l'eau de la mer, c'est très difficile de résister aux effets de cette drogue.

### Vous avez écrit un roman choral. C'était la meilleure façon de faire sentir cet éparpillement des pensées et des actions ?

J'avais d'abord envie d'écrire un roman sur Paris, d'embrasser Paris dans son ensemble. Je devais donc imaginer plusieurs personnages pour rendre compte de la ville et de sa population. Cette ville qu'on traverse et qui nous traverse. Il y a sans cesse des interruptions, des bruits, des odeurs, des conversations qui rentrent dans nos vies au fur et à mesure qu'on se déplace. Je voulais écrire ce mouvement perpétuel général, montrer la densité de la ville, son mouvement, sa capacité à rentrer dans la vie des gens.

### Tous ces personnages semblent sans cesse dépassés, au bord de la rupture.

On est pris de court, je crois. Le monde bat à un rythme qui n'est pas peut-être notre rythme à nous, on n'a pas à être sans cesse harcelé par le téléphone portable, par les choses à faire, par cette obligation de performance, de réussite. On a perdu pas mal notre animalité mais il nous en reste sans doute un peu, et on aime bien aussi s'asseoir, être tranquille et regarder le soleil se coucher.

### Benjamin est un des pontes de BeCurrent, le Netflix de votre roman, et ce n'est pas un hasard.

### « Paris se chicagoïse. Et cela s'accentuera si on ne fait rien. »

© PHILIPPE MATSAS.

*Je voulais écrire ce mouvement perpétuel général, montrer la densité de la ville, son mouvement, sa capacité à rentrer dans la vie des gens*

”

### Entre les séries et la réalité, où est la vérité ?

Quelle est la vérité ? On dit aujourd'hui qu'on est dans la post-vérité, une sorte d'indifférence aux faits. Et c'est vrai : avant même qu'ils n'émergent, les faits sont noyés par des discours, des interprétations, des extrapolations, des scénarios différents. Et le factuel – dans le roman : qui a tué Issa et comment il est mort – en fait, tout le monde s'en fout. Un fait est vite déchiqueté par toute une meute qui vient des réseaux sociaux, des chaînes d'info, et qui exige de la nourriture. Alors on fictionnalise. On est dans l'ère du divertissement, qui nous détourne de la vérité et du monde.

### Avec ce roman, vous voulez être un témoin, une dénonciatrice ?

J'ai simplement essayé de peindre quelque chose que je vois de ma fenêtre. Et je m'interroge sur la société de l'image, sur le fait qu'on devient des personnages de cette société de l'image, sur la façon de s'en sortir.

### « Arène » profite de votre écriture à cent à l'heure, vive, rapide et vraie.

Je voulais attraper le rythme de la ville et du monde, rendre compte de cette diversité de langages, de pensées, d'intérêts, de désirs, des logiques différentes qui s'entrechoquent. Mais chacun reste dans son couloir, dans sa logique.

Et il y a tellement de bruit que personne n'écoute l'autre.

L'intégralité de cet entretien sur [www.plus.lesoir.be](http://www.plus.lesoir.be)







## rentrée littéraire

# Négar Djavadi

L'AUTEURE QUI DÉMÉNAGE

Elle nous avait enchantés avec « Désorientale », qui faisait la part belle à ses souvenirs d'Iran. Négar Djavadi nous surprend avec « Arène », un roman hautement inflammable sur le quartier de Belleville. Par Samuel Loutaty

**Votre roman met en scène une chaîne d'événements qui vont embraser Paris. Une fiction qui résonne avec l'actualité...**

Depuis longtemps, j'avais envie d'une grande fresque sur Paris pour explorer la ville et y installer des personnages de milieux sociaux très différents. J'ai commencé à l'écrire il y a trois ans, mais le climat que je décris, sourdait déjà à l'époque : violences policières, manif qui dégénèrent... Je voulais écrire sur ce que j'appelle la « Chicago-isation » de Paris !

**Votre « Belleville », c'est le même que celui de Virginie Despentes dans « Vernon Subutex » ?**

Non, pas tout à fait. Le roman de Virginie Despentes se déroule plus près des Buttes-Chaumont, l'immigration chinoise n'y est donc pas montrée. Et puis, l'autre différence, c'est la présence des enfants dans « Arène ». Comme dans tous les quartiers populaires, malgré la violence, les petits sont connus de tous et comme... protégés. Ça ne dure

pas quand ils grandissent. Mais il y a une véritable solidarité des mères, que je voulais montrer, pour sauver ces quartiers et leurs enfants.

**Les réseaux sociaux sont au cœur d'« Arène », vous en faites quel usage ?**

Je ne suis que sur Twitter. J'y ai atterri au moment de l'élection de Nicolas Sarkozy... Le contenu que j'y trouve est plus social et politique que personnel, contrairement à Facebook. En même temps, je suis consciente de l'ambivalence de Twitter, qui a contribué à abaisser le niveau de langage de la classe politique.

**La dernière fois que vous avez pensé :**

**« même le pire des scénaristes n'aurait pas pu inventer une histoire pareille » ?**

Franchement, je crois que personne n'aurait pu imaginer que la crise de la Covid-19 allait amener à « éteindre » le monde avec un confinement généralisé. Il y a aussi eu l'évasion du Japon de

Carlos Ghosn, l'ancien P.-D.G. de Renault, dans une malle... Ça, personne n'aurait osé, non plus. Ça ne m'étonne pas que Netflix en fasse une série !

**C'est quoi, une fiction réussie ?**

Ce sont des personnages réussis. À la fois héroïques et humains, on peut toucher du doigt ce qu'ils ressentent. En littérature, « La Conjuraison des imbéciles » de John Kennedy Toole, « L'Équilibre du monde » de Rohinton Mistry ou encore « Sourires de loup » de Zadie Smith sont, de ce point de vue-là, de magnifiques réussites.

**Et au cinéma ?**

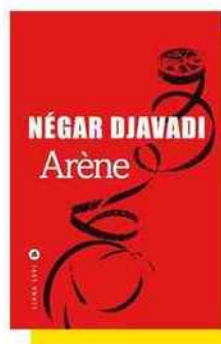
Le premier exemple qui me vient, c'est « Husbands » de John Cassavetes.

**Vous n'avez pas peur de désorienter vos lecteurs avec cet ouvrage très différent de « Désorientale », votre premier roman ?**

J'avais épuisé le sujet de mon Iran natal, je n'allais pas y revenir. Et en tant qu'auteure, à l'inverse de ce qui se passe quand je suis scénariste, je m'octroie la liberté de ne pas être dépendante du désir des autres... Mais j'espère qu'en refermant mon livre, les gens se diront : « Ça tient la route ! »

**« Arène » est un roman on ne peut plus cinématographique. À quel réalisateur rêvez-vous en cas d'adaptation ?**

À personne, et ce n'est pas une posture. En fait, j'ai réalisé ce livre en même temps que je l'écrivais...



## FRESQUE RÉALISTE ARÈNE

Camille, lycéenne, filme une policière qui donne un coup de pied à un corps sans vie et poste la vidéo sur Twitter, sans imaginer la violence qu'elle va déclencher... Pour son deuxième roman, Négar Djavadi n'a pas choisi la facilité. En partant de destinées individuelles – Camille, la lycéenne adepte des réseaux sociaux ; Benjamin, le dirigeant d'une plateforme concurrente de Netflix et Sam, la policière qui rêve de s'imposer –, elle tisse une toile habile qui finit par ressembler à un instantané de la France d'aujourd'hui. Implacable et fascinant. *Liana Levi, 22 €.*





## Le rendez-vous des livres **Culture & Savoirs**

ROMAN

# Belleville brûle-t-il ?

Après *Désorientale*, Négar Djavadi signe un polar nerveux, ancré dans le Paris populaire.

**ARÈNE**

Négar Djavadi

Liana Levi, 432 pages, 22 euros

Paris, à la frontière des 10<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> arrondissements. Dans le triangle d'or Belleville-Ménilmontant-Jaurès, où s'affrontent des bandes rivales, un adolescent, Gabriel Rahal, est poignardé dans le dos dans un local à poubelles. Quelques rues plus loin, Benjamin Grossmann, qui développe des séries pour une importante plateforme internationale, concurrente de Netflix, rend visite à sa mère, Cathie, monteuse aux Archives du film. Quand elle lui apprend qu'elle héberge un jeune migrant afghan et qu'il doit dégager les affaires de son ancienne chambre, Benjamin s'enfuit, les bras chargés d'un carton, et entre dans un bureau de tabac. Quand il se rend compte qu'il n'a plus son téléphone portable, il croit identifier le coupable, un jeune métis à capuche, qu'il poursuit et frappe. Quelques heures plus tard, l'adolescent, Issa Zeitouni, est retrouvé mort sur les berges du canal Saint-Martin par une policière, filmée à son insu par une lycéenne. La vidéo, qui la montre en train de donner des coups de pied dans le corps sans vie, fera le tour des réseaux sociaux et allumera la mèche.

### Les rouages d'une machine lancée à toute allure

Construit comme une symphonie de bruit et de fureur, *Arène* est le roman d'une ville en perpétuel mouvement, avec ses histoires de migration et d'exploitation, ses inégalités et ses trafics, les stigmates des violences passées et présentes. Un Paris prêt à s'embraser où se croisent une foule de personnages qui ont tous un lien, proche ou lointain, avec la mort du jeune Issa. Pris dans les rouages d'une machine lancée à toute allure, tous sont liés, même s'ils ne se connaissent pas : Benjamin et Ariane, sa femme, Thérèse Liu, une « yakuza » de neuf ans passionnée par Nanouk l'Esquimau, Stéphane Jahanguir Sharif, un prédicateur musulman médiatique, Roxane Hayavi-Daule, la candidate de la majorité présidentielle à la mairie de Paris, Clément Merx, un jeune flic infiltré dans les mouvements d'ultragauche.

Scénariste virtuose, Négar Djavadi tisse une multitude de fils narratifs qui convergent pour dessiner une fresque ample, portrait d'une époque saturée d'écrans et d'informations, parfois fausses. Polar nerveux et addictif, *Arène* joue avec les codes des séries qui phagocytent le réel pour alimenter des fictions vues par des millions de gens. C'est aussi ce que raconte ce roman dérangeant qui laisse le dernier mot à la littérature. ●

S. J.

# “Contrairement à ce que certains pensent, ‘Arène’ n’a pas été écrit selon les codes d’une série”

Après “Désorientale”, Négar Djavadi a signé avec “Arène” une plongée lucide dans notre époque violente et tourmentée.

Entretien Geneviève Simon

Avec *Désorientale* (Liana Levi, 2016), Négar Djavadi s’est offert une entrée fracassante en littérature: 25 prix et une dizaine de traductions pour ce premier roman qui plonge avec maestria dans les méandres de l’identité à travers trois générations marquées par la tragédie de la chute. Paru cet automne, *Arène* s’emploie à dépeindre l’Est parisien à travers une galerie de personnages confrontés aux dérives du monde actuel, ballottés entre hasard et responsabilité individuelle. Un roman hâtant, aussi romanesque que politique, dans lequel Négar Djavadi déploie son savoir-faire de scénariste et romancière.

“Désorientale”, votre premier roman, n’en finit pas de glaner des prix, c’est assez incroyable ce qui lui arrive! Je suis ébahie par cet engouement, notamment dans les pays anglo-saxons. L’Angleterre et les États-Unis ont un autre lien avec l’Iran, avec le passé – ce n’était pas pour eux une colonie mais une forte domination. Puis il y a eu la Révolution et la prise d’otages qui les a concernés. Aujourd’hui encore, ils ont un rapport différent du nôtre avec l’Orient, l’Irak, l’Afghanistan. Ils sont donc très friands de comprendre ce qui s’est passé là-bas.

Alors que c’est un roman très intime...

Exactement, mais pour eux ce sont d’autres enjeux et d’autres manières d’aborder le livre. Il y a beaucoup d’universités américaines qui m’appellent, ce qui n’a pas été le cas en France!

Après un tel succès, le cap du deuxième roman peut s’avérer délicat. Sauf pour vous, qui avez d’ailleurs choisi pour “Arène” un tout autre univers.

J’avais ce roman en tête depuis longtemps car il correspond plus à ma vie. Après avoir terminé *Désorientale*, j’avais épuisé l’Iran à mon niveau. Comme je n’y retourne pas, j’ignore à quoi il ressemble aujourd’hui et d’autres le savent mieux que moi. Peut-être qu’un jour j’y reviendrai, dans le cadre d’une autre période, le XIX<sup>e</sup> siècle, mais mon Iran à moi, c’est fini. Comme j’habite dans le quartier dans lequel j’ai inscrit *Arène*, je me suis dit: je reviens à la maison!

Ce roman est un réquisitoire contre de multiples maux: les migrants malmenés puis abandonnés, les violences policières impunies, le travail au noir dont on profite sans se poser de questions, les discours racoleurs d’hommes politiques opportunistes mais “inconsistant et creux”. Avez-vous puisé dans vos colères pour l’écrire?

Je l’ai commencé il y a trois ans, quand ces questions n’étaient pas encore aussi brûlantes. J’avais alors l’impression de vivre dans un monde qui se “Chicago-isait”, une violence sourde montait dans Paris. Je ne ressentais pas de colère, j’étais dans l’expectative: allait-on ne rien faire? J’avais l’impression qu’on laissait filer quelque chose qui allait nous revenir comme un boomerang.

Sur ces sujets, la romancière a devancé les médias.

Oui, et en même temps, j’habite dans le X<sup>e</sup> arrondis-



Née en 1969 en Iran, Négar Djavadi a fui son pays à l’âge de onze ans.

*“Le roman a été reçu pas tant comme une dénonciation, mais comme un vrai miroir. Il est venu se coller à une actualité.”*

Négar Djavadi

À propos de son deuxième roman, “Arène” (Liana Levi, 2020).

sement depuis vingt-cinq ans. Je voulais témoigner de ma réalité de Paris, si différent de celui qu’on nous vend – en Belgique, vous comprenez très bien ce que je veux dire! –, c’est-à-dire le Paris conforme à trois ou quatre quartiers, alors qu’on détourne le regard de tous les autres. Même dans l’urbanisation: on polit le centre, on le nettoie, on le peint, et on oublie le reste. Je voulais écrire un roman sur ce Paris-là.

D’autres viennent de s’emparer de ce thème, mais l’emballage des réseaux sociaux était déjà au cœur d’“Arène”. Pourquoi?

On ne va pas arrêter les téléphones portables, mais le danger vient du fait qu’on ne réfléchit pas. Quand j’ai étudié à l’Insas, avoir une caméra était le truc le plus dingue du monde. Certains cinéastes en avaient une en permanence avec eux, comme Boris Lehman qui filmait partout, et c’était incroyable. Là, on a tous une caméra dans notre poche. De même qu’on peut envoyer des messages dans le monde entier. À une époque, on se posait la question de l’outil: qu’est-ce que je filme? Qu’est-ce que faire un film ou un documentaire? Comment placer la caméra? Qu’est-ce que ça veut dire? Aujourd’hui, on filme sans rien mettre en perspective.

“Arène” se déroule sur vingt-quatre heures seulement, mais vous prenez le temps de donner aux personnages un vrai parcours, d’approfondir leur ressenti, en formant comme des cercles concentriques. Serait-ce hérité de l’art oriental de raconter?

Absolument! Cette manière de raconter des histoires dans des histoires dans des histoires est très orientale, mais je voulais aussi que la forme corresponde à Paris, dont les arrondissements forment une spirale. En créant les personnages, j’avais deux lignes en tête: d’une part ce qui nourrit leur frustration et va donc faire conflit, d’autre part le fait que chacun reste dans sa logique sans être affecté ni par les autres, ni par les événements. Je les ai tous écrits ainsi, comme les lignes du métro qui ne dévient jamais de leur trajectoire.

“Arène” va être adapté prochainement en série. La scénariste que vous êtes participera-t-elle au projet?

Non. Contrairement à ce que certains pensent, ce livre n’a pas été écrit selon les codes d’une série. Pour une raison simple: une série, c’est un enjeu, et un personnage confronté à cet enjeu – qui peut-être: découvrir qui est le meurtrier, comment devenir célèbre... Or dans *Arène*, il n’y a aucun enjeu. Il faut donc maintenant que celui qui s’en empare ait une vision. C’est une autre écriture, une autre histoire, une autre manière de raconter le quartier. Si on me demande une aide ponctuelle pour cerner un personnage, oui, mais le reste n’est pas de mon ressort.

Le tournage de votre série “Mon ange”, avec Muriel Robin, va bientôt débiter. Et vous venez de commencer l’écriture d’une autre série, “Opale”, pour Apple TV. Alterner scénarios et romans, est-ce un bon équilibre?

Tout à fait, parce que ce n’est pas du tout la même chose. D’un côté, il y a une industrie dans laquelle le scénario n’est qu’un outil dans ce qui va arriver. C’est une gymnastique quotidienne que j’apprécie énormément, j’écris tous les jours mes scénarios, comme quelqu’un qui va au boulot, ce qui me permet de garder ce muscle performant. Du coup, le roman est une vraie liberté – de forme, de récit, sans enjeu.

Travaillez-vous sur un nouveau roman pour le moment? Je tricote... C’est une belle étape!

FOIRE DU LIVRE DE BRUXELLES

Rendez-vous

À bout de souffle. Négar Djavadi sera l’invitée de cette rencontre au cours de laquelle seront explorés ses univers.  
Dimanche 9 mai à 20h.





CRITIQUE DOMAINE FRANÇAIS

# Dans le ventre de la Cité

APRÈS LE TRÈS REMARQUÉ *DÉSORIENTALE*, NÉGAR DJAVADI NOUS REVIENT AVEC UN THRILLER URBAIN PERCUTANT.

**A**rène s'inscrit dans le quartier parisien de la Cité Rouge, entre misère, trafics de drogue et règlements de comptes. Ici, on est bien loin des arrondissements luxueux qui rendent si célèbre la capitale. Pas de touristes qui traînent dans les rues, plutôt des « tunnels de contrariétés et de violences » que les habitants traversent au quotidien. Des générations d'immigrés, d'ouvriers et de sans-papiers s'y sont frottées, à sa saleté, à sa densité et à sa pauvreté. Parfois, et c'est rare, l'un d'entre eux parvient à en sortir. C'est le cas de Benjamin Grossmann, 35 ans, fraîchement nommé responsable du développement de la branche française de BeCurrent. Cette dernière, une écrasante plateforme de divertissement américaine qui n'est pas sans rappeler Netflix, déverse « sur l'humanité des torrents d'histoires, des avalanches d'émotions, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept, avec une générosité et une efficacité qu'aucun prêcheur, imam, rabbin, gourou, homme politique n'est capable d'égaler ». Fils d'un régisseur alcoolique et d'une mère monteuse, Grossmann a baigné dans le cinéma d'auteur depuis son plus jeune âge avant de le trahir. Le voilà, après des années de dur labeur acharné, une expatriation aux États-Unis et un renoncement

pour ainsi dire total à toute forme de vie privée, au sommet de sa carrière.

Lors d'une de ses rares visites à sa mère, dans son quartier natal, il se fait voler son téléphone portable, lequel contient toute sa vie professionnelle. Et c'est à partir de ce simple incident, banal en apparence, que jaillit toute l'intrigue d'*Arène* – bouillonnante, frénétique, complexe. Car Benjamin Grossmann est prêt à tout pour récupérer ce qui lui appartient, y compris s'en prendre aveuglément à la mauvaise personne. Un adolescent qui, le lendemain, est retrouvé mort par une policière... Policière qui, excédée par ses conditions de travail dégradantes et le machisme outré de ses collègues, « dont l'origine se situe dans la grotte préhistorique de leur cerveau, là où, depuis qu'une côte d'Adam a servi à créer Eve, tout un tas de croyances imbéciles se sont fossilisées », donne un coup de pied dans ce qu'elle ignore être un cadavre... Coup de pied qui, par malchance, est filmé et aussitôt partagé sur les réseaux sociaux par une adolescente de la cité, provoquant une déferlante de révolte.

On l'aura compris : le deuxième roman de Négar Djavadi met les pieds dans le plat. Les débats houleux qui divisent notre pays (les violences policières, le racisme ambiant, la névrose politico-médiatique) s'entrechoquent violemment. À la manière

d'un engrenage implacable, d'une mélodie qui s'emballa ou d'un malade qui perd pied, le récit déroule ses quatre parties – *prélude, moderato, crescendo, furioso*. Le rythme même de l'écriture, fiévreux, enragé, fait se succéder personnages et rebondissements de manière effrénée. Notre société où tout se vit dans l'instant, guidée par le pouvoir grisant et illusoire des images, est disséquée. La perpétuelle « masse d'informations qui circule », les « hypermarchés de la fiction » qui nourrissent les esprits, le culte obsessionnel de la performance forment une toile de fond plus que réaliste.

Si *Désorientale* mêlait avec originalité exil, cinéma et désir de maternité sur fond d'introspection, le nouveau roman de Négar Djavadi se frotte à une fiction réaliste, polyphonique, à la portée ambitieuse. Ancré dans l'infinie complexité d'une population multiculturelle et raciste sur le point d'imploser, le roman ne fait aucun compromis, ne prend aucun raccourci. Et c'était loin d'être évident, tant le sujet est épineux. À l'image de Stéphane Jahanguir Sharif, figure controversée pétrie de contradictions, père de famille respectable accro à ses doses, porte-parole des musulmans et fervent détracteur des féministes. En dépit des combats sociaux qu'il mène, il semble saturé de rage. Une rage qui prend corps très tôt, au creux de son enfance, quand son père l'a abandonné pour rentrer au Pakistan. Car derrière les drames crasseux qui se jouent dans l'Est parisien, se dessinent de monumentales frustrations et des abîmes béants. En se glissant dans l'intimité de ses protagonistes, Négar Djavadi nous livre une peinture tout en tensions et en nuances d'un monde urbain blafard, d'une France à bout de souffle. Une mosaïque glaçante, qui célèbre un Paris cru, féroce, des griffes duquel on aimerait pouvoir s'échapper. Tout comme Stéphane Jahanguir Sharif, qui continue à y vivre mais « n'a pas plus d'amour pour cette ville qu'un animal pour la jungle qui l'a vu naître. C'est son écosystème et ça s'arrête là ». **Camille Cloarec**



© Philippe Matsas / Leettra / Liana Levi

*Arène*, de Négar Djavadi  
Liana Levi, 432 pages, 22 €





## Avant-critiques Rentrée littéraire 2020

# SÉRIES NOIRES

Après le succès de *Désorientale*, Négar Djavadi radiographie, à l'est de Paris, la société d'aujourd'hui.

ROMAN/FRANCE • 20 AOÛT

**Négar Djavadi**

Son premier roman a connu un succès international, et pour cause ! *Désorientale* a fait émerger la voix originale de Négar Djavadi. Née en Iran, grandie à Paris, elle a nourri sa plume de ses racines bigarrées. Pas évident de revenir pour un second round. Pour cela elle prend le pari de changer complètement d'univers et de style. Derrière le « mythe de Paris ville bourgeoise, bijou de beauté et de culture » se cache une cité plus complexe et obscure, mélange de cultures et de « nœuds de violence ». Le décor est planté dans le quartier de Belleville, une Tour de Babel et un ring de boxe. Chacun tente d'y survivre avec ses codes et ses principes. Tant d'êtres s'y croisent ou s'y côtoient, sans jamais se parler ou se connaître.

L'auteure présente une vaste galerie de personnages illustrant cette multiplicité. Benjamin Grossman est une caricature de l'homme qui incarne la réussite. Il dirige l'équivalent de Netflix en France, BeCurrent. Mais dans l'enfance, ce fils unique a navigué entre le fantôme de son père mort et l'omniprésence de sa mère. Lui qui manie facilement l'enchaînement des séries, n'a pas prévu celle qui allait le prendre de court et le déstabiliser avec le vol de son portable, peut-être lié à la mort d'un adolescent. « *Tout peut arriver, à n'importe qui, à n'importe quand* », surtout s'il existe une trace filée. L'actualité américaine a prouvé récemment, à quel point une vidéo peut enflammer la toile. Ici, le pouvoir des images et des réseaux sociaux s'empare d'une réalité occultée, d'une violence passée sous silence. Celle d'un cadavre aussi anonyme et insignifiant que les vivants qui gravitent dans ce roman.

Qu'ils soient flic, politicien, mère célibataire, jeune des cités ou clan-



PHILIPPE MATSAS/LEEXTRA/LIANA LEVI

destin, ils ne savent plus trop comment prendre leur destin en main. Un rien les entraîne loin de leurs rêves et de leurs aspirations. Asya Baydar reste l'éternelle étrangère, Jahanguir Sharif se transforme en shérif haineux, assoiffé de pouvoir. L'injustice est leur lot alors même qu'ils vivent à Paris, « *Terre promise des Damnés de la terre, au cœur de l'Utopie ratée du Cosmopolitisme* ». Négar Djavadi se livre, dans une prose contemporaine, rythmée de textos, à une critique sociale corrosive. Leurs chutes obligent ses personnages à revoir leurs trajectoires et leurs priorités. De là à espérer un vrai changement... Pas sûr. Kerenn Elkaïm

### NÉGAR DJAVADI

Arène



LIANA LEVI

TIRAGE : 30 000 EX.  
PRIX : 22 EUROS ; 432 P.  
EAN : 9791034903092  
SORTIE : 20 AOÛT





## La trépidante *Arène* de Négar Djavadi

**Ce week-end on lit.** Autour d'un vol de portable, un quartier de Paris s'enflamme. Un roman haletant sur notre société malade.

Benjamin a fait une croix sur sa jeunesse populaire. Il arrive à Paris, de Los Angeles, avec un emploi de rêve à 30 000 € par mois. En passant chez sa mère, au milieu des tours, il ne retrouve plus son téléphone.

Ce portable, avec toutes ses infos, n'a pas de prix. Il court après l'ado à capuche qu'il soupçonne. Quelques heures plus tard, le gamin est secoué par Sam, une policière qui le croit endormi. Mais il est mort. Une ado a tout filmé. La vidéo devient virale.

Ascenseur social, délinquance, violence policière, esclavagisme moderne, tous ces thèmes s'emboîtent parfaitement dans cette course contre la montre. À travers une galerie de personnages réalistes et pas manichéens, Négar Djavadi met en lumière un Paris, une France, un modèle occidental à bout de souffle.



Négar Djavadi.

PHOTO : PH. MATSAS/LEEXTRA

C'est le deuxième roman de cette autrice franco-iranienne, également scénariste. D'ailleurs, tous les ingrédients sont réunis pour se croire dans une série. Ça aurait aussi du panache à l'écran.

**Karin CHERLONEIX.**  
*Arène*, Liana Levi, 432 pages. 22 €.





PHOTO/ Delphine Ghosarossian  
TEXTE/ Noémie Lecoq

SON DEUXIÈME ROMAN, *ARÈNE*,  
EST L'UN DES PAGE-TURNERS DE LA RENTRÉE LITTÉRAIRE 2020.

## RENCONTRE AVEC L'UNE DES NOUVELLES PLUMES FRANCOPHONES LES PLUS CAPTIVANTES, DE CES DERNIÈRES ANNÉES.

### De Persépolis à Paris

Quatre ans après son formidable premier roman, *Désorientale*, qui s'inspirait de son exil d'Iran et son installation en France via le personnage de Kimiâ, la scénariste Negar Djavadi publie aujourd'hui *Arène*, à nouveau chez Liana Levi. Une grande fresque parisienne où évolue une foule de personnages contradictoires, et où peut advenir le pire comme le meilleur...

#### Comment passe-t-on du scénario au roman ?

Même si j'ai écrit plusieurs pièces de théâtre, j'ai toujours lorgné du côté du roman. Or, pendant longtemps, j'avais l'impression de ne pas pouvoir y naviguer à ma guise, tant la langue française possède un poids terrible ! Un jour, j'ai lu un livre de Salman Rushdie qui s'adresse aux écrivains indiens, les encourageant à s'octroyer la liberté de s'exprimer dans une autre langue que la leur. Je me suis sentie concernée et j'ai décidé de ne plus me laisser intimider par l'écriture romanesque. Je me suis lancée dans *Désorientale*, j'ai envoyé le manuscrit à Liana Levi, qui m'a appelée quelques jours plus tard pour me publier !

#### Pourquoi ce titre, *Arène* ?

L'*arène*, c'est l'espace circulaire que l'on connaît, celui de la tauromachie ou des gladiateurs, mais c'est aussi, dans le jargon des scénaristes, le lieu de l'action.

#### Quel a été le point de départ du roman ? Les personnages ? Les situations ? La ville ?

Avant tout, l'envie de parler de ce quartier de Belleville que je connais très bien. Il permet de convoquer l'imaginaire car il regroupe une population dense et de nombreuses langues différentes... La frustration est le point commun de tous mes personnages, c'est ce qui les conduit à agir selon leur logique propre, les guidant dans diverses voies amenées à se croiser. J'avais déjà l'intrigue, notamment grâce au personnage de Benjamin Grossman : il me semble que l'image a remplacé l'argent, et les rois du monde, aujourd'hui, ce sont les directeurs de plateformes de streaming !

#### Comment relier le réel à la fiction ?

Dans notre quotidien, nous sommes constamment dans une fictionnalisation des faits qui, finalement, ne peut que les noyer - le terme *fake news* fait désormais partie de notre langage courant -, et j'ai délibérément joué de cette confusion.

#### Quelles sont vos influences littéraires ?

Marguerite Duras, Henri Michaux ou Albert Camus, la littérature anglo-saxonne - Virginia Woolf, qui me surprend à chaque roman, les polars de Richard Price... J'aime quand on me raconte une histoire !

#### Qu'avez-vous gardé de l'Iran ?

L'amour des histoires, justement ! C'est un pays où on partage beaucoup de récits, ça fait socle, et résistance, aussi, contre un pouvoir oppressant. D'après ce qu'on m'en dit, mes origines se retrouvent également dans mon style, les images, les métaphores que j'emploie...

**IL ME SEMBLE QUE  
L'IMAGE A REMPLACÉ  
L'ARGENT, ET LES ROIS  
DU MONDE, AUJOURD'HUI,  
CE SONT LES DIRECTEURS  
DE PLATEFORMES DE  
STREAMING!**

#### Il y a toutes formes d'exilés dans *Arène*. Tout comme vous l'êtes ?

On ne peut plus dire que je suis en exil, depuis le temps que je suis installée en France... Mais il existe un autre type d'exil : c'est l'étrangeté de soi au monde, à la Camus. Quand j'ai publié *Désorientale*, beaucoup de lecteurs sont venus me voir pour me confier qu'eux aussi se sentaient en exil - dans une famille, un lieu, une sexualité... C'est également le cas des personnages d'*Arène*, qui souffrent d'une incapacité à être totalement eux-mêmes.

**NÉGAR DJAVADI**  
Roman *Arène* [LIANA LEVI]





## TÉLÉVISION

### Antoine de Caunes met les romanciers et romancières à table

Avec intelligence et humour, le journaliste questionne trois écrivains et trois écrivaines d'aujourd'hui sur leurs influences et leurs habitudes

**CANAL+**  
LUNDI 17 - 22 H 40  
ÉMISSION

Ce qu'il y a de bien avec Antoine de Caunes, c'est que, très vite, on est dans le vif du sujet et dans l'humour nécessaire pour ne pas s'embarrasser de dangereuses certitudes. D'ailleurs, depuis qu'il a repris « Profession », auparavant présenté par Michel Denisot, cela fonctionne plutôt bien. Après les photographes, les acteurs, les danseurs, il a cette fois réuni autour de la table six romanciers et romancières : Nicolas Mathieu, Maria Pourchet, Julien Dufresne-Lamy, Négar Djavadi, Myriam Leroy et Johann Zarca.

Et, en amuse-bouche, de citer le multiprimé Haruki Murakami : « *Écrire un roman est facile. Mais passer sa vie à écrire, survivre en écrivant, c'est une entreprise quasi impossible, en tous les cas pour un être humain normal.* » Suivi de sa question grenade, histoire de mettre tout le monde à l'aise : « *Vous considérez-vous comme des êtres humains normaux ?* » Silence inter sidéral, brisé par Nicolas Mathieu, Prix Goncourt 2018 pour *Leurs enfants après eux* (Actes Sud) : « *Tout dépend de ce que vous entendez par normalité.* » Fou rire général et cathartique : l'émission peut commencer, c'est parti pour près d'une heure aussi dense que drôle, où les unes et les autres parlent de la spécificité de leur métier.

#### Fonctionariat de l'écriture

Pour Maria Pourchet (*Les Impatients*, Gallimard, 2019), « *écrire, c'est échapper aux autres, à la société, à différentes contraintes.* »

Certains écrivent la nuit (Julien Dufresne-Lamy, *Antichute*, Flammarion, 2021), d'autres sont du matin, comme Négar Djavadi (*Arène*, Liana Levi, 2020). Myriam Leroy (*Les Yeux rouges*, Seuil, 2019) avoue être dans une « *conception romantique de l'écriture : l'écriture doit me foudroyer, et là je peux me mettre à la table.* » A la table ou dans son lit, d'où elle écrit sur son téléphone avec ses pouces : « *L'écran est tellement petit qu'il est vite rempli et c'est rassurant.* »

Nicolas Mathieu croit, comme Murakami, au fonctionariat de l'écriture, et s'astreint à un minimum de 1 000 mots par jour. Tous écrivent depuis toujours – sauf peut-être Maria Pourchet, qui n'a fait « que » lire jusqu'à 30 ans. Enfant, c'était *Astérix*, *Achille Talon* et *Le Petit Nicolas*, « *mais c'est à cause de Reggiani, Brel, Brassens que j'ai eu envie d'écrire.* » Pour Johann Zarca (*Chems*, Grasset, 2021), c'est sans doute *Insecte*, de Claire Castillon, et *Baise-moi*, de Virginie Despentes, qui ont joué ce rôle : « *Se rendre compte, soudain, qu'il est possible d'écrire comme ça : moderne, radical, oral.* »

Tous se souviennent du coup de fil de l'éditeur qui, un jour, les a légitimés. Et d'évoquer le travail avec celui qui, plus qu'un psy ou qu'un meilleur ami, va être capable de les écouter, de les reprendre, parfois ligne à ligne, et d'arracher aux plus perfectionnistes d'entre eux (Nicolas Mathieu en tête) leur manuscrit. ■

ÉMILIE GRANGERAY

*Profession : romancier-ère,*

animé par Antoine de Caunes  
(Fr., 2021, 52 min).

# Foire du livre: pour l'autrice Négar Djavadi, la vérité est toujours fictionnalisée

L'autrice d'« Arène » parle de son roman, de l'image et des liens entre les faits et la fiction. Ce dimanche 8 mai à 20 h sur flb.be



Négar Djavadi pendant le tournage de l'entretien. - Simon Chaudiez/HELB.

Le 9/05/2021 à 07:30

L'œil du cyclone de la Foire du livre de Bruxelles se trouve à la KBR, la Bibliothèque royale, au Mont des Arts. C'est là, dans la salle des journaux, que se filment la plupart des entretiens. Sur la mezzanine transformée en studio, avec deux décors, l'un ouvert sur le jardin du Mont des Arts, en pleine lumière naturelle, l'autre refermé par une bibliothèque, à l'éclairage doux. C'est côté jardin que Négar Djavadi, l'écrivaine française originaire d'Iran, autrice de deux formidables romans, *Désorientale* et *Arène*, lyriques et foisonnants, tous deux chez Liana Levi, répond avec pertinence aux judicieuses questions d'Anne-Lise Remacle.

**LIRE AUSSI** [C'est du belge: Marie-Thérèse Bodart ou le roman des passions](#)

[intranquilles](#)



Dans le studio, c'est Elvire Kas qui gère. Elle est de l'équipe de la Foire depuis longtemps mais là, elle « apprend un nouveau métier », comme elle dit. Bien obligée avec cette édition 2021 toute virtuelle. Elvire fait, en fait, la régisseuse. Vérifie si tout va bien, si les cameramen derrière leurs caméras et leurs opérateurs derrière leurs écrans sont prêts. Elle compte : « 5 – 4 – 3 – 2 -1 ». C'est parti. Après elle avertira en écrivant 5 minutes sur une feuille de papier. Et elle vérifiera le montage de l'enregistrement. Car si ça se filme ce samedi, ce ne sera diffusé que ce dimanche.

Pas question ici de divulguer l'intégralité de l'entretien avec Négar Djavadi. Mais juste de vous donner l'envie de le suivre, ce dimanche à 20 h. Parce qu'il est riche.

## « Initiation à l'image »

*Arène* se déroule dans un quartier de l'est de Paris, autour de la place du colonel Fabien. Un quartier multilingue et multiculturel, produit de plusieurs couches d'immigration. Un quartier difficile aussi : dernièrement des coups de feu ont été tirés en direction des dealers. Négar le connaît bien : elle y habite. Le roman suit une multiplicité de personnages, qui montrent la difficulté de vivre ensemble dans ce coin.

**LIRE AUSSI** [C'est la Foire du livre: l'agenda des Livres du Soir](#)

« Je voulais écrire sur Paris, faire de Paris un personnage », dit-elle. « Donner l'impression que c'est peuplé, que ça brasse, que ça grouille. Chacun des protagonistes est double : il y a ce qu'il est et ce que les images de la médiatisation et des réseaux sociaux disent de lui. Et des tensions agissent entre les deux.

Comme il y a des tensions entre la réalité et la fiction. « Collectivement, on doit s'interroger sur notre rapport aux faits. Entre les faits, la fiction, les fake news, le monde est devenu trop bruyant. Et laisse de la place aux extrémismes. La fictionnalisation des événements me semble très dangereuse. »

Or nous sommes environnés de fictions, de « storytelling », d'images polysémiques. Sans doute faudrait-il apprendre à les lire, ces images, à les analyser, à les décoder. « Pour ne pas être perméable, pourquoi pas des cours d'initiation à l'image ? », lance-t-elle. La suite à l'écran de flb.be.



## Une périphérie lointaine, théâtre de nos vies



Geneviève Simon

D'une vidéo à l'embrasement, il suffit de peu. Plongée lucide dans notre époque violente et connectée.



Après la belle prouesse de *Désorientale* (paru en 2016), premier roman multi primé, beau succès en librairie, traduit dans une dizaine de langues, l'exercice du deuxième opus peut s'avérer délicat. Rien de tel pour Négar Djavadi (Téhéran, 1969) qui nous emmène cette fois dans un tout autre univers que celui des méandres de l'identité à travers trois générations marquées par la tragédie de la chute : *Arène* est un texte nerveux, résolument ancré dans le Paris de notre temps et qui prend le temps d'installer une réalité complexe en évitant les clichés.

Il n'a pas oublié d'où il vient malgré sa brillante réussite : Benjamin Grossmann, la trentaine assurée, responsable développement de la branche française d'une plateforme qui a réussi à concurrencer Netflix, est né à Belleville. S'il savoure son statut, obtenu selon lui à la loyale, il n'est pour autant pas dupe du prix qu'il a payé : désormais sans rêves ni désir, il n'est plus qu'un "*pantin puissant, aussi factice qu'éphémère*". Alors qu'il sera bientôt père et qu'il s'apprête à rejoindre l'Irlande, où ses bureaux vont être délocalisés, un ado en survêtements le bouscule et lui vole son téléphone portable. Un larcin comme il s'en commet des dizaines chaque jour, si ce n'est que son auteur est bientôt retrouvé mort près du canal Saint-Martin, victime d'un règlement de compte, s'empresse-t-on de décréter.

### Effet dévastateur

Dans la foulée surgissent sur Twitter quelques minutes de vidéo montrant une policière en intervention au comportement répréhensible. Elle a été filmée par une lycéenne rebelle, assez insensible aux images qu'elle transmet (mais n'a-t-elle pas grandi sur un territoire où les meurtres se succèdent ?), espérant juste créer un beau tapage sous le pseudo qui protège son anonymat. L'effet sera dévastateur, sans que personne ne s'interroge sur le contexte dans lequel les images ont été arrachées ni de la possibilité d'un montage. C'est l'emballement sur les réseaux sociaux, puis bientôt sur les plateaux de télé, avant que la violence ne se déchaîne dans cette zone en déshérence, où les habitants n'ont rien en commun, "*même plus l'indifférence*". À cheval sur plusieurs arrondissements, le quartier Belleville-Jaurès-Buttes-Chaumont est en effet victime de l'incurie des autorités qui tout à coup, par opportunisme cynique, vont faire mine de s'en préoccuper.



Plusieurs personnages vont apparaître au fil d'un engrenage qui ne dure qu'un peu plus de vingt-quatre heures. Pour chacun, Négar Djavadi prend le temps de planter l'essentiel du parcours de vie et de partager leur ressenti, formant, selon sa manière de conter enracinée dans l'art oriental, comme des cercles concentriques. Au final et accentué par l'emballement, cela donne une galaxie de personnages apparaissant en fin de compte tous reliés, voire enchaînés les uns aux autres.

### Réquisitoire

Qu'il s'agisse de la manière dont sont malmenés et abandonnés les migrants (à jamais étreints par "*le fil rouge de la guerre*"), de l'inaction de l'IGPN face aux violences policières et donc du manque de justice, de l'économie souterraine des travailleurs au noir dont tout le monde profite sans se poser de question, des discours racoleurs d'un extrémiste médiatique, de ces hommes et femmes politiques "*inconsistants et creux, qui n'ont même plus le courage de descendre dans l'arène tels qu'ils sont, mais se présentent poudrés et magnifiés de pied en cap par des hordes de communicants*", le réquisitoire de Négar Djavadi contre les insuffisances et les bassesses du Paris visé est sans concession. En ce qui concerne les destinées individuelles prises au piège des dérives de cette époque, c'est avec beaucoup de justesse qu'elle interroge autant les responsabilités personnelles que le hasard et ce qui se tisse "*à l'intersection de ce qu'on croit qu'il va se produire et ce qu'il se produit vraiment*". Et là réside toute la force de ce roman haletant, aussi politique que romanesque, qui ne cesse de confronter le lecteur à l'incertitude comme aux étincelles de violence qui peuvent, en un clin d'œil, tout embraser. "*Qui sait si ce que nous considérons comme un début n'est pas en vérité l'instant où notre trajectoire se heurte à celui de quelqu'un d'autre, où ils s'interpénètrent ? Un instant seulement, soudain remarquable parce que chargé d'inattendu. Pourtant, la seconde d'avant, ces existences étaient déjà en mouvement, remplies d'autres récits, lancées sur les chemins sinueux d'autres bonheurs, d'autres drames ou d'autres mensonges, et ce sont toutes ces mosaïques qui se retrouvent face à face, entrent en contact et s'ajustent.*" Parfois pour le meilleur, parfois pour le pire.

Négar Djavadi | *Arène* / roman | Liana Levi | 432 pp. | env. 22 €, version numérique 16,99 €

### EXTRAIT

"Est-ce pour cette raison qu'elle n'a rien ressenti, absolument rien, bien que confrontée à un cadavre pour la première fois ? Ou bien est-ce parce qu'il n'y a ni flaque de sang, ni membres explosés ou déchiquetés pour lui soulever le cœur ? Ou alors, à cause du temps passé à mater des séries seules dans sa chambre, sans parler des téléfilms pourris de sa mère, ce genre de scènes fait désormais partie intégrante de son quotidien ? Combien d'heures de sa vie ont-elles rempli ? Combien de fois les a-t-elle emportées dans la cuisine, dans la salle de bains, jusque dans son lit, et le sommeil venant, a échafaudé des histoires dans lesquelles elle prenait parfois la place de la victime, parfois celle de l'inspectrice ou du meurtrier ?"





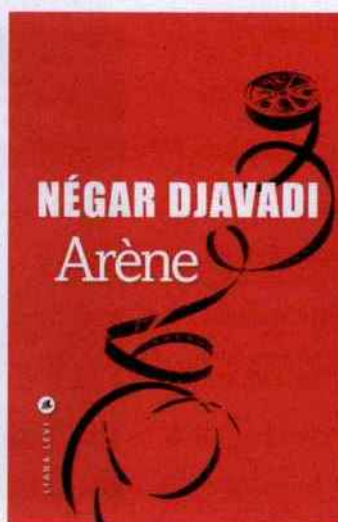
# La ville brûle

Livre  
du mois

Après le très remarqué *Désorientale* (lire [journalzibeline.fr](http://journalzibeline.fr)),

**Négar Djavadi** revient avec *Arène*. Plus question d'autobiographie romancée dans ce deuxième roman, un polar haletant, mené à un rythme d'enfer. Une intrigue serrée dans l'espace -le secteur est de Paris, entre Belleville et La Grange aux Belles, tout près du tristement célèbre gibet de Montfaucon- et le temps -un peu plus de 24 heures-, que la plongée dans le point de vue de multiples personnages intensifie. Une partition chorale habilement composée, qui démarre *moderato* puis va *crescendo* pour culminer en un *furioso* que même ses acteurs principaux n'imaginaient sans doute pas. Une spirale de violence alimentée par les réseaux sociaux, la circulation des images. Tout aurait-il autant dérapé si Benjamin Grossmann, le protagoniste central, n'avait pas perdu son portable ? Si la policière Sam Baydar n'avait pas « bousculé » un corps à terre ? Si la jeune Camille n'avait

pas filmé la scène ? Très vite, tout s'emballe, et les cités de ce quartier populaire s'enflamment, enflammées par les discours d'un prédicateur médiatique et, accessoirement, par certains de ses hommes de main. Le roman est brutal, le constat amer. Il suffit de presque rien pour mettre le feu aux poudres dans les zones urbaines oubliées des pouvoirs publics, observées de loin par une police désabusée. Et le pire, c'est que de tels événements peuvent former la trame d'une série à succès ! Benjamin le sait bien, lui qui occupe un poste important au sein de la plateforme Be Current. Toute cette histoire pourrait faire un excellent scénario... La romancière, qui est également scénariste, le sait bien aussi. Dans un monde d'images



et de divertissement, n'oublions-nous pas de voir la réalité qui nous entoure ? C'est sans doute principalement cette question que Négar Djavadi pose dans ce récit à haute intensité. Et si l'on peut parfois se perdre dans tous les autres sujets brûlants qu'elle aborde à la marge (les migrants, la démagogie des édiles, l'islamophobie...), force est de constater la pertinence d'une telle in-

terrogation et l'engagement de l'autrice à faire du roman noir un instrument de lutte. Et de réflexion.

♦ FRED ROBERT ♦

*Arène* ♦ Négar Djavadi  
Editions Liana Levi, 22 €





## Deux romans adaptés à la télévision

**FICTION** « Arène » de Négar Djavadi et « La vie des Béguines » d'Aline Kiner, qui est décédée en 2019, vont être adaptés en fictions TV. Les deux romans ont été publiés chez Liana Levi. C'est Silex Film, producteur de la série « Culottés » de Pénélope Bagieu qui a acheté les droits de « Arène ».